

Les limites du corps, le corps comme limite

Les limites du corps, le corps comme limite

Ont collaboré à cet ouvrage

Jérôme Alexandre
Paul-Laurent Assoun
Jean Baumgarten
Joël Birman
Claude Boukobza
Pura H. Cancina
Laurence Croix
Marcel Czermak
María-Cruz Estada
Roland Gori
Roberto Harari
Stéphanie Hergott
Philippe Julien
Pascal-Henri Keller
Jean-Pierre Lebrun
André Michels
Paola Mieli
Charles Mopsik
Gérard Pommier
Claude Rabant
Marc Strauss
Jean-Jacques Tyszler

Ont collaboré à cet ouvrage

Jérôme Alexandre
Paul-Laurent Assoun
Jean Baumgarten
Joël Birman
Claude Boukobza
Pura H. Cancina
Laurence Croix
Marcel Czermak
María-Cruz Estada
Roland Gori
Roberto Harari
Stéphanie Hergott
Philippe Julien
Pascal-Henri Keller
Jean-Pierre Lebrun
André Michels
Paola Mieli
Charles Mopsik
Gérard Pommier
Claude Rabant
Marc Strauss
Jean-Jacques Tyszler

Sous la direction de
André Michels

Les limites du corps, le corps comme limite

Monographies de clinique psychanalytique

éerès

Sous la direction de
André Michels

Les limites du corps, le corps comme limite

Monographies de clinique psychanalytique

éerès

Volume réalisé avec la participation de
Laurence Croix

Conception et photo de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2772-6

Première édition © Éditions érès 2006

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Volume réalisé avec la participation de
Laurence Croix

Conception et photo de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2772-6

Première édition © Éditions érès 2006

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

André Michels	Introduction Érotique freudienne.....	7
---------------	--	---

LE CORPS COMME LIMITE

Paul-Laurent Assoun	La géométrie inconsciente Métopsychole de la limite corporelle.....	17
Pura H. Cancina	Concept limite	39
Laurence Croix	Le réel, l'organique et le corps de la réalité	47

ÉCRITURES DE LA PULSION

Philippe Julien	De l'instrumental au pulsionnel.....	67
Claude Rabant	La pulsion du large : le phallus, horizon du sexuel.....	71
Paola Mieli	Du son qui guide l'image : notes sur pulsion, corps et espace.....	87

CORPS ET PSYCHOSE

Marcel Czermak Stéphanie Hergott Jean-Jacques Tyszler	Remarques sur des faits de déspecification pulsionnelle dans leur rapport aux fonctions, dans la psychose	99
Jean-Jacques Tyszler	Son nom est hypocondrie	115

Table des matières

André Michels	Introduction Érotique freudienne.....	7
---------------	--	---

LE CORPS COMME LIMITE

Paul-Laurent Assoun	La géométrie inconsciente Métapsychologie de la limite corporelle.....	17
Pura H. Cancina	Concept limite.....	39
Laurence Croix	Le réel, l'organique et le corps de la réalité	47

ÉCRITURES DE LA PULSION

Philippe Julien	De l'instrumental au pulsionnel.....	67
Claude Rabant	La pulsion du large : le phallus, horizon du sexuel.....	71
Paola Mieli	Du son qui guide l'image : notes sur pulsion, corps et espace.....	87

CORPS ET PSYCHOSE

Marcel Czermak Stéphanie Hergott Jean-Jacques Tyszler	Remarques sur des faits de déspécification pulsionnelle dans leur rapport aux fonctions, dans la psychose.....	99
Jean-Jacques Tyszler	Son nom est hypocondrie.....	115

MAL À DIRE

Roland Gori	Le scellement charnel du langage.....	131
Pascal-Henri Keller		
Roberto Harari	Savoir-y-faire-avec le corps.....	143
Jean-Pierre Lebrun	Le corps affecté À propos de <i>Mars</i> de Fritz Zorn.....	155

LE CORPS DE L'AUTRE

Marc Strauss	D'un corps l'Autre.....	173
María-Cruz Estada	« Une génération seulement vous sépare de la faim ».....	183
Claude Boukobza	La vie, le poids, le corps.....	193

MÉDECINES ET NEUROSCIENCES

Joël Birman	Corps et formes de subjectivation en psychanalyse.....	203
Gérard Pommier	La vrai corps : faux débat et véritable enjeu avec les neurosciences.....	239

LE CORPS DU TEXTE

Charles Mopsik	Création et procréation : franchir les limites du corps, de la Bible hébraïque à la mystique juive.....	249
Jérôme Alexandre	Paradoxe du corps chrétien.....	273
Jean Baumgarten	Corps de sainteté, corps d'impureté dans un traité éthico-kabbalistique en yiddish ancien.....	291

MAL À DIRE

Roland Gori	Le scellement charnel du langage.....	131
Pascal-Henri Keller		
Roberto Harari	Savoir-y-faire-avec le corps.....	143
Jean-Pierre Lebrun	Le corps affecté À propos de <i>Mars</i> de Fritz Zorn.....	155

LE CORPS DE L'AUTRE

Marc Strauss	D'un corps l'Autre.....	173
María-Cruz Estada	« Une génération seulement vous sépare de la faim ».....	183
Claude Boukobza	La vie, le poids, le corps.....	193

MÉDECINES ET NEUROSCIENCES

Joël Birman	Corps et formes de subjectivation en psychanalyse.....	203
Gérard Pommier	La vrai corps : faux débat et véritable enjeu avec les neurosciences.....	239

LE CORPS DU TEXTE

Charles Mopsik	Création et procréation : franchir les limites du corps, de la Bible hébraïque à la mystique juive.....	249
Jérôme Alexandre	Paradoxe du corps chrétien.....	273
Jean Baumgarten	Corps de sainteté, corps d'impureté dans un traité éthico-kabbalistique en yiddish ancien.....	291

André Michels

Introduction Érotique freudienne

Longtemps absent des débats philosophiques et des enjeux des sciences humaines, le corps fait une entrée remarquée sur la scène discursive. On assiste, depuis près de vingt ans, à un véritable engouement des publications qui lui concèdent une place de plus en plus conséquente. Pourquoi alors cette nouvelle contribution ?

Ce recueil se propose de poursuivre la réflexion sur les fondements de la clinique psychanalytique, entamée dans *Actualité de l'hystérie*, qui en avait analysé « la fonction heuristique et paradigmatique [...] contribuant à la vivacité d'un discours par l'invention d'une clinique qui n'a pas fini de nous étonner¹ ». Le présent volume se concentre plus particulièrement sur le concept de pulsion pour en étudier les modalités et les effets de son écriture. Organisatrice du champ freudien, la pulsion donne forme au corps et à ses organes. Elle en dessine les contours et détermine ses limites, en fonction d'une coupure qui tout à la fois sépare le somatique du psychique et en constitue le seul lien possible. C'est à ce titre qu'elle traverse l'un et l'autre domaine y laissant des marques profondes. Le « corps » s'en trouve fragmenté en zones érogènes qui, de façon préférentielle, s'organisent autour de ses

André MICHELS, psychanalyste, psychiatre, membre d'Espace analytique, a dirigé *Actualité de l'hystérie*, Toulouse, érès, 2001 ; *Autour des « Études sur l'hystérie »*, Paris, L'Harmattan, 1998 ; *Jahrbuch für klinische Psychoanalyse*, Tübingen, Diskord, 5 volumes parus.

1. A. Michels (sous la direction de), *Actualité de l'hystérie*, Toulouse, érès, 2001.

André Michels

Introduction Érotique freudienne

Longtemps absent des débats philosophiques et des enjeux des sciences humaines, le corps fait une entrée remarquée sur la scène discursive. On assiste, depuis près de vingt ans, à un véritable engouement des publications qui lui concèdent une place de plus en plus conséquente. Pourquoi alors cette nouvelle contribution ?

Ce recueil se propose de poursuivre la réflexion sur les fondements de la clinique psychanalytique, entamée dans *Actualité de l'hystérie*, qui en avait analysé « la fonction heuristique et paradigmatique [...] contribuant à la vivacité d'un discours par l'invention d'une clinique qui n'a pas fini de nous étonner¹ ». Le présent volume se concentre plus particulièrement sur le concept de pulsion pour en étudier les modalités et les effets de son écriture. Organisatrice du champ freudien, la pulsion donne forme au corps et à ses organes. Elle en dessine les contours et détermine ses limites, en fonction d'une coupure qui tout à la fois sépare le somatique du psychique et en constitue le seul lien possible. C'est à ce titre qu'elle traverse l'un et l'autre domaine y laissant des marques profondes. Le « corps » s'en trouve fragmenté en zones érogènes qui, de façon préférentielle, s'organisent autour de ses

André MICHELS, psychanalyste, psychiatre, membre d'Espace analytique, a dirigé *Actualité de l'hystérie*, Toulouse, érès, 2001 ; *Autour des « Études sur l'hystérie »*, Paris, L'Harmattan, 1998 ; *Jahrbuch für klinische Psychoanalyse*, Tübingen, Diskord, 5 volumes parus.

1. A. Michels (sous la direction de), *Actualité de l'hystérie*, Toulouse, érès, 2001.

orifices. L'« âme » est, elle aussi, partagée en différents territoires qui en soulignent la structure de béance, les lacunes du savoir, ce qui ne peut d'aucune manière être représenté.

A-border le corps par ses limites, c'est ce que nous impose l'actualité qui, sous prétexte de les repousser toujours plus loin, tend, semble-t-il, à les ignorer. Feignant de s'intéresser au corps, de le « serrer » au plus près, n'est-elle pas en train de détruire à grande échelle cette ultime enclave où s'était retiré le sujet ? Énonçant que « nul ne sait ce que peut le corps² » Spinoza souligne à la fois ses possibilités illimitées et une position éthique qui tient compte de ce qui du corps ne cesse de se soustraire, de rester en retrait. Ce non-su, cet irréprésentable sera le point de départ de notre réflexion, de notre retour sur le corps.

Le mouvement indiqué dans le titre de cet ouvrage déplace la limite de la périphérie vers le centre et l'expose là même où elle est censée s'imposer. Se référant à une limite inscrite dans le corps même, la psychanalyse se met à l'étude d'une écriture première concevable et recevable seulement à partir d'une position éthique. Que vaudrait en effet une limitation extrinsèque du corps si elle ne trouvait en lui quelque appui, réponse ou écho ? Mais d'où provient-elle ?

Avec Freud, le corps se pense en termes de pulsion et ses limites comme tracées par celle-ci. Concept-clé du champ psychanalytique, c'est sur elle qu'il se penche d'abord dans ses écrits métapsychologiques³, car elle imprime une texture à laquelle se réfèrent les autres concepts : l'inconscient, le refoulement, la répétition, etc. Fondatrice d'une nouvelle discursivité, elle est cependant la plus difficile d'accès. Ce dont rend compte Lacan qui ne l'aborde qu'après avoir examiné les autres concepts fondamentaux. Se proposant de les étudier à un moment crucial de son parcours, il met la pulsion à part, car « elle est d'un accès encore si difficile – à vrai dire, si inabordable – que je ne crois pas pouvoir faire plus cette année que d'y venir seulement après que nous aurons parlé du transfert⁴ ». Un an plus tard, dans un résumé de ce

2. Spinoza, *Éthique*, III, 2.

3. S. Freud (1915a), *Triebe und Triebchicksale*, GW, X, p. 210-232 ; trad. franç. : « Pulsions et destins des pulsions », dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1996, p. 11-43.

4. J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 22.

orifices. L'« âme » est, elle aussi, partagée en différents territoires qui en soulignent la structure de béance, les lacunes du savoir, ce qui ne peut d'aucune manière être représenté.

A-border le corps par ses limites, c'est ce que nous impose l'actualité qui, sous prétexte de les repousser toujours plus loin, tend, semble-t-il, à les ignorer. Feignant de s'intéresser au corps, de le « serrer » au plus près, n'est-elle pas en train de détruire à grande échelle cette ultime enclave où s'était retiré le sujet ? Énonçant que « nul ne sait ce que peut le corps² » Spinoza souligne à la fois ses possibilités illimitées et une position éthique qui tient compte de ce qui du corps ne cesse de se soustraire, de rester en retrait. Ce non-su, cet irréprésentable sera le point de départ de notre réflexion, de notre retour sur le corps.

Le mouvement indiqué dans le titre de cet ouvrage déplace la limite de la périphérie vers le centre et l'expose là même où elle est censée s'imposer. Se référant à une limite inscrite dans le corps même, la psychanalyse se met à l'étude d'une écriture première concevable et recevable seulement à partir d'une position éthique. Que vaudrait en effet une limitation extrinsèque du corps si elle ne trouvait en lui quelque appui, réponse ou écho ? Mais d'où provient-elle ?

Avec Freud, le corps se pense en termes de pulsion et ses limites comme tracées par celle-ci. Concept-clé du champ psychanalytique, c'est sur elle qu'il se penche d'abord dans ses écrits métapsychologiques³, car elle imprime une texture à laquelle se réfèrent les autres concepts : l'inconscient, le refoulement, la répétition, etc. Fondatrice d'une nouvelle discursivité, elle est cependant la plus difficile d'accès. Ce dont rend compte Lacan qui ne l'aborde qu'après avoir examiné les autres concepts fondamentaux. Se proposant de les étudier à un moment crucial de son parcours, il met la pulsion à part, car « elle est d'un accès encore si difficile – à vrai dire, si inabordable – que je ne crois pas pouvoir faire plus cette année que d'y venir seulement après que nous aurons parlé du transfert⁴ ». Un an plus tard, dans un résumé de ce

2. Spinoza, *Éthique*, III, 2.

3. S. Freud (1915a), *Triebe und Triebchicksale*, GW, X, p. 210-232 ; trad. franç. : « Pulsions et destins des pulsions », dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1996, p. 11-43.

4. J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 22.

séminaire, il écrit : « De la pulsion nous donnâmes une théorie qui [...] n'a pu encore être démarquée. Raison de sa constance, topologie dite de bord, expliquant le privilège des orifices, statut d'action en retour, dissociation du but et de l'objet, sont ici apparus pour la première fois⁵. »

Plus que tout autre concept ou leur indiquant le chemin, la pulsion s'inscrit dans un passage à la limite – à la manière du calcul différentiel – où elle rencontre le réel du corps. Elle y intervient pour le modeler, lui imposer sa forme qu'elle ne cesse de dessiner et redessiner selon une plasticité qui lui est propre, et dans un espace qu'elle crée et recrée. Cette écriture du corps est fonction de la structure de bord et de béance de l'inconscient. De la pulsion en effet nous ne « savons » rien en dehors de ses « représentants » (*Triebrepräsenz*) qui constituent « le noyau de l'inconscient⁶ ». La limite que la pulsion opère entre le somatique et le psychique, pour les instituer en domaines hétérogènes tout en les réunissant, se retrouve répercutée au niveau des traces qu'elle laisse dans l'un et l'autre.

Cette trace peut être celle du geste d'une mère sur le corps de l'*infans*, avant même qu'il n'ait accès à la parole qui aurait pu en atténuer l'effet. La trace, celle de l'Autre ou de sa jouissance, qui écrit la préhistoire du sujet, réémerge ultérieurement sous forme de symptôme. Symptôme hystérique en l'occurrence, devenu paradigmatique pour toute une clinique se réclamant de Freud. Il l'associe à une « transcription⁷ » substituant une écriture – symptomatique/sinthomatique – à une autre, plus ancienne, qui est le fait même de la pulsion. Elle intervient dans l'écriture d'un texte au statut particulier et aux effets d'autant plus déchirants que son auteur n'est pas ou ne peut être connu. S'il n'y a personne pour en répondre, l'urgence est alors grande, pour certains, de faire endosser la fonction d'auteur (ou d'*auteurité*) à celui ou celle qui a été perçu(e) comme défaillant(e) dans son rapport à l'autorité.

La pulsion fait appel à la notion d'*auctoritas*, dans son double sens. Contrairement à la pédagogie et à certaines formes de psychothérapie, la psychanalyse n'y répond pas de façon normative. Sa fonction est plutôt d'en

5. J. Lacan, *Résumé rédigé pour l'annuaire de l'École pratique des hautes études*, op. cit., 4^e de couverture.

6. S. Freud (1915c), *Das Unbewußte*, GW, X, p. 285 ; trad. franç. : « L'inconscient » dans *Métapsychologie*, op. cit., p. 95.

7. S. Freud (1905a), *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, GW, V, p. 63 ; trad. franç. : *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1987, p. 76.

séminaire, il écrit : « De la pulsion nous donnâmes une théorie qui [...] n'a pu encore être démarquée. Raison de sa constance, topologie dite de bord, expliquant le privilège des orifices, statut d'action en retour, dissociation du but et de l'objet, sont ici apparus pour la première fois⁵. »

Plus que tout autre concept ou leur indiquant le chemin, la pulsion s'inscrit dans un passage à la limite – à la manière du calcul différentiel – où elle rencontre le réel du corps. Elle y intervient pour le modeler, lui imposer sa forme qu'elle ne cesse de dessiner et redessiner selon une plasticité qui lui est propre, et dans un espace qu'elle crée et recrée. Cette écriture du corps est fonction de la structure de bord et de béance de l'inconscient. De la pulsion en effet nous ne « savons » rien en dehors de ses « représentants » (*Triebrepräsenz*) qui constituent « le noyau de l'inconscient⁶ ». La limite que la pulsion opère entre le somatique et le psychique, pour les instituer en domaines hétérogènes tout en les réunissant, se retrouve répercutée au niveau des traces qu'elle laisse dans l'un et l'autre.

Cette trace peut être celle du geste d'une mère sur le corps de l'*infans*, avant même qu'il n'ait accès à la parole qui aurait pu en atténuer l'effet. La trace, celle de l'Autre ou de sa jouissance, qui écrit la préhistoire du sujet, réémerge ultérieurement sous forme de symptôme. Symptôme hystérique en l'occurrence, devenu paradigmatique pour toute une clinique se réclamant de Freud. Il l'associe à une « transcription⁷ » substituant une écriture – symptomatique/sinthomatique – à une autre, plus ancienne, qui est le fait même de la pulsion. Elle intervient dans l'écriture d'un texte au statut particulier et aux effets d'autant plus déchirants que son auteur n'est pas ou ne peut être connu. S'il n'y a personne pour en répondre, l'urgence est alors grande, pour certains, de faire endosser la fonction d'auteur (ou d'*auteurité*) à celui ou celle qui a été perçu(e) comme défaillant(e) dans son rapport à l'autorité.

La pulsion fait appel à la notion d'*auctoritas*, dans son double sens. Contrairement à la pédagogie et à certaines formes de psychothérapie, la psychanalyse n'y répond pas de façon normative. Sa fonction est plutôt d'en

5. J. Lacan, *Résumé rédigé pour l'annuaire de l'École pratique des hautes études*, op. cit., 4^e de couverture.

6. S. Freud (1915c), *Das Unbewußte*, GW, X, p. 285 ; trad. franç. : « L'inconscient » dans *Métapsychologie*, op. cit., p. 95.

7. S. Freud (1905a), *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, GW, V, p. 63 ; trad. franç. : *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1987, p. 76.

répérer les traces et de les traduire dans la langue du sujet. La « perversion » des pulsions a été entendue par le premier Freud comme celle des pères ou, plus généralement, des éducateurs, de ceux qui sont en position d'autorité et à qui incombe la responsabilité d'assumer *l'auctoritas*... de cet écrit primordial laissé par le traçage originel de la pulsion dans l'inconscient. Inscrit dans le corps, il le traverse tout en cherchant à se faire entendre. L'inconscient peut ainsi être associé au corps comme lieu de la parole, lieu où la parole parvient, (ad)vient au sujet autrement qu'elle a été émise.

Ce premier texte, inscrit à l'insu du sujet et malgré lui, fait autorité par la suite et pour longtemps, une vie entière parfois. Autorité d'autant plus écrasante qu'il est impossible de mettre la main sur cet « original » et qu'il n'y a « personne » pour en répondre. Le sujet ne peut que l'entendre comme une version du « père ». C'est donc ce traçage, et les suivants, de la pulsion qui l'oriente vers le père et l'interprétation de sa fonction, de son statut, au-delà de ce que lui en dirait son représentant ou tenant-lieu. Sa « père-version » est fonction de la charge libidinale liée aux traces « transcrites » dans le symptôme névrotique, « l'hystérie étant prise ici comme modèle de toutes les psycho-névroses⁸ ».

Qu'en est-il de la substitution qui intervient dans la formation du symptôme ? En parlant de « transcription », Freud indique qu'il s'agit d'un processus d'écriture qui doit être reconnu en tant que tel, avant de pouvoir être déchiffré, et dont l'originalité est de faire appel au réel du corps, comme assise de la structure de l'inconscient. Elle est écriture, avant de pouvoir se dire, même si cette antécédence n'apparaît que rétrospectivement (*nachträglich*). L'agent en est la pulsion – en position intermédiaire – qui opère un dépassement du dualisme « psycho-physique », pour y substituer non pas une position moniste, mais une écriture établissant un autre « lien » entre le somatique et le psychique. Transformés en surfaces d'écriture, ils sont comme l'envers et l'endroit, de sorte qu'une inscription d'un côté se répercute nécessairement de l'autre. C'est ainsi qu'on peut entendre la solidarité intime, quasiment constitutionnelle, établie par Freud entre les différentes structures cliniques situant la « névrose » à l'envers de la « perversion », qui rend manifeste ce qui pour elle reste à l'état latent.

Au frontispice de la psychanalyse on ne lira pas, à l'instar de Platon : « Nul n'entre ici, s'il n'est géomètre », mais plutôt : « Il n'y a de

8. *Ibid.*, p. 63 ; trad. franç., p. 78.

répérer les traces et de les traduire dans la langue du sujet. La « perversion » des pulsions a été entendue par le premier Freud comme celle des pères ou, plus généralement, des éducateurs, de ceux qui sont en position d'autorité et à qui incombe la responsabilité d'assumer *l'auctoritas*... de cet écrit primordial laissé par le traçage originel de la pulsion dans l'inconscient. Inscrit dans le corps, il le traverse tout en cherchant à se faire entendre. L'inconscient peut ainsi être associé au corps comme lieu de la parole, lieu où la parole parvient, (ad)vient au sujet autrement qu'elle a été émise.

Ce premier texte, inscrit à l'insu du sujet et malgré lui, fait autorité par la suite et pour longtemps, une vie entière parfois. Autorité d'autant plus écrasante qu'il est impossible de mettre la main sur cet « original » et qu'il n'y a « personne » pour en répondre. Le sujet ne peut que l'entendre comme une version du « père ». C'est donc ce traçage, et les suivants, de la pulsion qui l'oriente vers le père et l'interprétation de sa fonction, de son statut, au-delà de ce que lui en dirait son représentant ou tenant-lieu. Sa « père-version » est fonction de la charge libidinale liée aux traces « transcrites » dans le symptôme névrotique, « l'hystérie étant prise ici comme modèle de toutes les psycho-névroses⁸ ».

Qu'en est-il de la substitution qui intervient dans la formation du symptôme ? En parlant de « transcription », Freud indique qu'il s'agit d'un processus d'écriture qui doit être reconnu en tant que tel, avant de pouvoir être déchiffré, et dont l'originalité est de faire appel au réel du corps, comme assise de la structure de l'inconscient. Elle est écriture, avant de pouvoir se dire, même si cette antécédence n'apparaît que rétrospectivement (*nachträglich*). L'agent en est la pulsion – en position intermédiaire – qui opère un dépassement du dualisme « psycho-physique », pour y substituer non pas une position moniste, mais une écriture établissant un autre « lien » entre le somatique et le psychique. Transformés en surfaces d'écriture, ils sont comme l'envers et l'endroit, de sorte qu'une inscription d'un côté se répercute nécessairement de l'autre. C'est ainsi qu'on peut entendre la solidarité intime, quasiment constitutionnelle, établie par Freud entre les différentes structures cliniques situant la « névrose » à l'envers de la « perversion », qui rend manifeste ce qui pour elle reste à l'état latent.

Au frontispice de la psychanalyse on ne lira pas, à l'instar de Platon : « Nul n'entre ici, s'il n'est géomètre », mais plutôt : « Il n'y a de

8. *Ibid.*, p. 63 ; trad. franç., p. 78.

géométrie que tracée par la pulsion. Elle érotise le corps et détermine la matrice du fantasme. Le retour lacanien à Freud peut être entendu comme une réécriture du corps érotique *more geometrico*, dont Spinoza fait figure de précurseur. Les formes *a priori* de l'« esthétique transcendantale » deviennent écriture primordiale du réel précédant son aperception, la « théorie de la connaissance » n'étant qu'un retour à ce traçage premier ratant, inexorablement, la « chose en soi » (*Ding an sich*).

La pulsion en effet n'est pas soumise à un *a priori* de la forme, elle la transforme plutôt par son écriture, sa dramatisation en scènes successives. Elles sont trois au minimum. Qu'on les associe à des « époques de la vie » (*Lebensepochen*) ou à des « temps logiques », on ne les retrouvera dans aucun rapport chronologique du sujet à son histoire. Trois sont nécessaires pour faire nœud, pour donner consistance à cette écriture – à travers(er) le temps. Du symptôme constitué de l'âge adulte aux sources infantiles de la sexualité, en passant par le prisme déformant de la puberté, le chemin est tordu plus d'une fois, pour faire boucle. Nous y retrouvons la logique freudienne implacable des trois temps, exposés de façon peut-être plus explicite dans les *Trois essais*. Chacun correspond à une époque de la vie, transformée en temps d'écriture et de réécriture d'un texte fondamental (*Grundtext*) dont l'original est perdu. Il n'en reste que fragments, variantes, copies mal transcrites qui cependant constituent le fond(s) inconscient auquel le sujet ne cesse de se référer et dans lequel il puise pour vivre.

Avec la théorie des pulsions, fondement de sa doctrine (*Lehre*), Freud établit les bases d'une méthodologie qui donne une orientation à sa pratique, le conduisant à retracer le fil du temps au travers des scènes successives intervenues dans la formation du symptôme. Autant de scènes d'écriture du fantasme, avec la pulsion en position d'auteur, anonyme et acéphale. Versions d'une écriture fondamentale, les variantes du fantasme renvoient à ce qui est invariant pour un sujet donné, à savoir le fantasme fondamental (*Urphantasie*) ou sa matrice. Il surgit à l'endroit du refoulement primaire (*Urverdrängung*), de l'impossible représentation qui traverse les différents registres (réel, symbolique, imaginaire), dont cependant il existe un tenant-lieu, représentant de la représentation (*Vorstellungsrepräsentanz*⁹). La trace laissée par la pulsion a un statut d'extraterritorialité au niveau de l'incons-

9. S. Freud (1915 b), *Die Verdrängung*, GW, X, p. 250 ; trad. franç. : « Le refoulement » dans *Métopsychoanalyse*, op. cit., p. 48.

géométrie que tracée par la pulsion. Elle érotise le corps et détermine la matrice du fantasme. Le retour lacanien à Freud peut être entendu comme une réécriture du corps érotique *more geometrico*, dont Spinoza fait figure de précurseur. Les formes *a priori* de l'« esthétique transcendante » deviennent écriture primordiale du réel précédant son aperception, la « théorie de la connaissance » n'étant qu'un retour à ce traçage premier ratant, inexorablement, la « chose en soi » (*Ding an sich*).

La pulsion en effet n'est pas soumise à un *a priori* de la forme, elle la transforme plutôt par son écriture, sa dramatisation en scènes successives. Elles sont trois au minimum. Qu'on les associe à des « époques de la vie » (*Lebensepochen*) ou à des « temps logiques », on ne les retrouvera dans aucun rapport chronologique du sujet à son histoire. Trois sont nécessaires pour faire nœud, pour donner consistance à cette écriture – à travers(er) le temps. Du symptôme constitué de l'âge adulte aux sources infantiles de la sexualité, en passant par le prisme déformant de la puberté, le chemin est tordu plus d'une fois, pour faire boucle. Nous y retrouvons la logique freudienne implacable des trois temps, exposés de façon peut-être plus explicite dans les *Trois essais*. Chacun correspond à une époque de la vie, transformée en temps d'écriture et de réécriture d'un texte fondamental (*Grundtext*) dont l'original est perdu. Il n'en reste que fragments, variantes, copies mal transcrites qui cependant constituent le fond(s) inconscient auquel le sujet ne cesse de se référer et dans lequel il puise pour vivre.

Avec la théorie des pulsions, fondement de sa doctrine (*Lehre*), Freud établit les bases d'une méthodologie qui donne une orientation à sa pratique, le conduisant à retracer le fil du temps au travers des scènes successives intervenues dans la formation du symptôme. Autant de scènes d'écriture du fantasme, avec la pulsion en position d'auteur, anonyme et acéphale. Versions d'une écriture fondamentale, les variantes du fantasme renvoient à ce qui est invariant pour un sujet donné, à savoir le fantasme fondamental (*Urphantasie*) ou sa matrice. Il surgit à l'endroit du refoulement primaire (*Urverdrängung*), de l'impossible représentation qui traverse les différents registres (réel, symbolique, imaginaire), dont cependant il existe un tenant-lieu, représentant de la représentation (*Vorstellungsrepräsentanz*⁹). La trace laissée par la pulsion a un statut d'extraterritorialité au niveau de l'incons-

9. S. Freud (1915 b), *Die Verdrängung*, GW, X, p. 250 ; trad. franç. : « Le refoulement » dans *Métopsychoanalyse*, op. cit., p. 48.

cient, y représentant les doléances et exigences résultant de son lien avec le corps.

Freud, logique avec lui-même, se pose la question d'une écriture première (*Urtext*) qu'il croit déceler au niveau de la scène originaire (*Urszene*). Matrice du fantasme, elle porte l'empreinte de la perte de l'objet primitif et détermine la structure du sujet, suspendue cependant à l'interprétation qui en est faite, à la lecture des traces laissées par l'objet perdu.

La structure résulte d'une « transcription », première substitution de toute une série, que l'analysant retransverse de façon rétrograde, pour trouver la marque de ce qui est ineffaçable après que tout le reste a été effacé. Point d'arrêt qui marque un début et une fin par rapport à laquelle s'articule la fin d'une analyse. La structure est celle du fantasme accessible seulement au travers de ses différentes versions, écrites sous l'effet de la pulsion aux moments cruciaux d'une vie, soulignant la permanence du désir, indestructible, qui les traverse. La lettre est à la fois une limite imposée à la pulsion et son écriture même qui détermine l'ancrage de la structure dans le corps. Mais de quel corps parlons-nous ?

« Les pulsions sont nos mythes, a dit Freud. Il ne faut pas l'entendre comme un renvoi à l'irréel. C'est le réel qu'elles mythifient, à l'ordinaire des mythes¹⁰ », que Lacan associe à l'objet perdu et donc aux traces qui en signalent le manque, avant de devenir, par leur effacement, signifiantes du désir. La trace, au singulier et au pluriel, s'imprimant dans le réel du corps, sert d'appui à l'inconscient. Elle se manifeste de façon privilégiée comme bord de la zone érogène contribuant à érotiser le corps, à le transformer par son écriture même.

La pulsion, son maître d'œuvre, détermine un espace psychique d'une grande plasticité et d'une extension à peine explorée, tout en dessinant la géométrie du corps érogène selon une capacité de démarcation, de différenciation, de coupure qui lui est propre. « La pulsion est [...] un des concepts de la démarcation du somatique et du psychique », une façon de les réunir par ce qui les différencie. Elle représente la « mesure du travail demandé à la vie psychique¹¹ », du fait de son lien avec le somatique.

10. J. Lacan (1964), « Du "Trieb" de Freud et du désir du psychanalyste » dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 853.

11. S. Freud (1905a), *op. cit.*, p. 67 ; trad. franç., p. 83.

cient, y représentant les doléances et exigences résultant de son lien avec le corps.

Freud, logique avec lui-même, se pose la question d'une écriture première (*Urtext*) qu'il croit déceler au niveau de la scène originaire (*Urszene*). Matrice du fantasme, elle porte l'empreinte de la perte de l'objet primitif et détermine la structure du sujet, suspendue cependant à l'interprétation qui en est faite, à la lecture des traces laissées par l'objet perdu.

La structure résulte d'une « transcription », première substitution de toute une série, que l'analysant retranscrit de façon rétrograde, pour trouver la marque de ce qui est ineffaçable après que tout le reste a été effacé. Point d'arrêt qui marque un début et une fin par rapport à laquelle s'articule la fin d'une analyse. La structure est celle du fantasme accessible seulement au travers de ses différentes versions, écrites sous l'effet de la pulsion aux moments cruciaux d'une vie, soulignant la permanence du désir, indestructible, qui les traverse. La lettre est à la fois une limite imposée à la pulsion et son écriture même qui détermine l'ancrage de la structure dans le corps. Mais de quel corps parlons-nous ?

« Les pulsions sont nos mythes, a dit Freud. Il ne faut pas l'entendre comme un renvoi à l'irréel. C'est le réel qu'elles mythifient, à l'ordinaire des mythes¹⁰ », que Lacan associe à l'objet perdu et donc aux traces qui en signalent le manque, avant de devenir, par leur effacement, signifiantes du désir. La trace, au singulier et au pluriel, s'imprimant dans le réel du corps, sert d'appui à l'inconscient. Elle se manifeste de façon privilégiée comme bord de la zone érogène contribuant à érotiser le corps, à le transformer par son écriture même.

La pulsion, son maître d'œuvre, détermine un espace psychique d'une grande plasticité et d'une extension à peine explorée, tout en dessinant la géométrie du corps érogène selon une capacité de démarcation, de différenciation, de coupure qui lui est propre. « La pulsion est [...] un des concepts de la démarcation du somatique et du psychique », une façon de les réunir par ce qui les différencie. Elle représente la « mesure du travail demandé à la vie psychique¹¹ », du fait de son lien avec le somatique.

10. J. Lacan (1964), « Du "Trieb" de Freud et du désir du psychanalyste » dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 853.

11. S. Freud (1905a), *op. cit.*, p. 67 ; trad. franç., p. 83.

Dépourvue de qualité intrinsèque, elle établit un lien qui est coupure et qui jamais ne parviendra à combler la faille entre le somatique et le psychique. Là où le philosophe – en y localisant la mort¹² – a voulu établir du solide, l'opération freudienne consiste à (re)connaître la faille de l'Autre, à l'intérieur du sujet, comme trait de sa division et source de son inspiration. L'effet de fragmentation qui en est issu traverse à la fois l'inconscient et le corps, pour en déterminer la structure lacunaire qui leur est commune. Tracée par la pulsion, elle donne une assise à un nouveau champ du savoir que la clinique psychanalytique se propose d'explorer.

Revenons à la notion de surface évoquée plus haut. Transformé en surface, le psychique est désormais lieu de projection des fragments du corps dont l'unité ne peut plus être reconstituée. Il devient à son tour surface où s'inscrit la « délimitation même de la "zone érogène" que la pulsion isole du métabolisme de la fonction¹³ [...] ». La coupure se produit dans le temps en rompant les rythmes biologiques, préalable à l'instauration d'une sexualité proprement humaine, et dans l'espace en séparant de son support anatomique et physiologique cette part du corps soustraite à la représentation et cause de son érogénéité.

Cette coupure qui « trouve faveur du trait anatomique d'une marge ou d'un bord : lèvres, "enclos des dents", marge de l'anus, sillon pénien, vagin, fente palpébrale, voire cornet de l'oreille¹⁴... » institue une structure de bord qui – restreinte ou généralisée – transforme le corps tout entier. Il n'est pas interdit de penser qu'elle est première, que la charpente du corps a été érogène avant de se fixer sous sa forme anatomique actuelle et que sa décomposition en territoires régents par la pulsion – mettant en péril la cohésion de l'ensemble – s'opère suivant une fragmentation plus ancienne, archaïque, qui continue à s'imposer dans les différentes psycho-névroses.

Freud accorde une importance cruciale – dans l'archi-structure du corps – à la « production » des organes des sens, en particulier du système nerveux central, dont la fonction première est de « maîtriser les excitations¹⁵ ». Nous ajouterons : de les enregistrer et de les effacer, ce qui est une manière de les stocker comme informations, de les garder en mémoire et

12. Platon, *Phédon*, 64 c.

13. J. Lacan (1960), « Subversion du sujet et dialectique du désir » dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 817.

14. *Ibid.*

15. S. Freud (1915a), *op. cit.*, p. 213 ; trad. franç., p. 16.

Dépourvue de qualité intrinsèque, elle établit un lien qui est coupure et qui jamais ne parviendra à combler la faille entre le somatique et le psychique. Là où le philosophe – en y localisant la mort¹² – a voulu établir du solide, l'opération freudienne consiste à (re)connaître la faille de l'Autre, à l'intérieur du sujet, comme trait de sa division et source de son inspiration. L'effet de fragmentation qui en est issu traverse à la fois l'inconscient et le corps, pour en déterminer la structure lacunaire qui leur est commune. Tracée par la pulsion, elle donne une assise à un nouveau champ du savoir que la clinique psychanalytique se propose d'explorer.

Revenons à la notion de surface évoquée plus haut. Transformé en surface, le psychique est désormais lieu de projection des fragments du corps dont l'unité ne peut plus être reconstituée. Il devient à son tour surface où s'inscrit la « délimitation même de la "zone érogène" que la pulsion isole du métabolisme de la fonction¹³ [...] ». La coupure se produit dans le temps en rompant les rythmes biologiques, préalable à l'instauration d'une sexualité proprement humaine, et dans l'espace en séparant de son support anatomique et physiologique cette part du corps soustraite à la représentation et cause de son érogénéité.

Cette coupure qui « trouve faveur du trait anatomique d'une marge ou d'un bord : lèvres, "enclos des dents", marge de l'anus, sillon pénien, vagin, fente palpébrale, voire cornet de l'oreille¹⁴... » institue une structure de bord qui – restreinte ou généralisée – transforme le corps tout entier. Il n'est pas interdit de penser qu'elle est première, que la charpente du corps a été érogène avant de se fixer sous sa forme anatomique actuelle et que sa décomposition en territoires régents par la pulsion – mettant en péril la cohésion de l'ensemble – s'opère suivant une fragmentation plus ancienne, archaïque, qui continue à s'imposer dans les différentes psycho-névroses.

Freud accorde une importance cruciale – dans l'archi-structure du corps – à la « production » des organes des sens, en particulier du système nerveux central, dont la fonction première est de « maîtriser les excitations¹⁵ ». Nous ajouterons : de les enregistrer et de les effacer, ce qui est une manière de les stocker comme informations, de les garder en mémoire et

12. Platon, *Phédon*, 64 c.

13. J. Lacan (1960), « Subversion du sujet et dialectique du désir » dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 817.

14. *Ibid.*

15. S. Freud (1915a), *op. cit.*, p. 213 ; trad. franç., p. 16.

d'agrandir leur surface d'inscription. Devons-nous en déduire que le système nerveux n'aurait acquis sa capacité fonctionnelle que secondairement à sa performance érogène ? C'est en tout cas ce que suggère l'hypothèse « que ce sont elles, les pulsions, et non pas les excitations externes, qui sont les véritables moteurs des progrès qui ont porté le système nerveux, avec toutes les potentialités illimitées, au degré actuel de son développement¹⁶ ». Cette formulation reste pertinente dans le débat ouvert depuis ses débuts – plus précisément depuis l'*Entwurf*¹⁷ – et toujours actuel entre psychanalyse et neurosciences. Moyen peut-être de revenir sur quelques-uns de ses principes et concepts fondamentaux et d'en proposer une reformulation. Celui de pulsion y jouerait alors, au sens indiqué par Freud, un rôle essentiel.

Dans une note ajoutée en 1924 aux *Trois essais*, il n'hésite pas à écrire : « La doctrine des pulsions (*Trieblehre*) est la partie la plus importante mais aussi la plus incomplète de la théorie psychanalytique¹⁸. » Lacan dit-il autre chose, quarante ans plus tard, en évoquant qu'elles soient restées inabordées ? Où en sommes-nous aujourd'hui, alors que quarante ans se sont à nouveau écoulés ? Ce sera sans doute par un retour aux moments doctrinaux de son élaboration discursive que la psychanalyse continuera de s'inscrire à l'envers du développement actuel des sciences. Ce qui veut dire qu'elle ne pourra faire autrement que suivre son mouvement, mais comme son autre face, soustraite au regard, ou à contre-courant, dicté par la pulsion.

Elle agit en inversant les discours, les registres, tout en traçant la structure lacunaire de l'inconscient, à l'envers de celle du corps. « La pulsion est précisément ce montage par quoi la sexualité participe à la vie psychique, d'une façon qui doit se conformer à la structure de béance qui est celle de l'inconscient¹⁹. » Ajoutons : et celle du corps, en fonction de son écriture érogène par la pulsion qui le transforme en structure de bord.

On comprend que le concept de pulsion ait conduit Freud non seulement à développer une nouvelle théorie de la sexualité, mais aussi à introduire une réflexion doctrinale lui permettant de se référer à la limitation

16. *Ibid.*

17. S. Freud (1895), *Entwurf einer Psychologie*, *GW*, Nachtragsband, Frankfurt a.M., S. Fischer, 1987, p. 375-486 ; trad. franç. : « Esquisse d'une psychologie scientifique » dans *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 309-396.

18. S. Freud (1905a), *op. cit.*, p. 68 ; trad. franç., p. 84.

19. J. Lacan (1973), *op. cit.*, p. 197.

d'agrandir leur surface d'inscription. Devons-nous en déduire que le système nerveux n'aurait acquis sa capacité fonctionnelle que secondairement à sa performance érogène ? C'est en tout cas ce que suggère l'hypothèse « que ce sont elles, les pulsions, et non pas les excitations externes, qui sont les véritables moteurs des progrès qui ont porté le système nerveux, avec toutes les potentialités illimitées, au degré actuel de son développement¹⁶ ». Cette formulation reste pertinente dans le débat ouvert depuis ses débuts – plus précisément depuis l'*Entwurf*¹⁷ – et toujours actuel entre psychanalyse et neurosciences. Moyen peut-être de revenir sur quelques-uns de ses principes et concepts fondamentaux et d'en proposer une reformulation. Celui de pulsion y jouerait alors, au sens indiqué par Freud, un rôle essentiel.

Dans une note ajoutée en 1924 aux *Trois essais*, il n'hésite pas à écrire : « La doctrine des pulsions (*Trieblehre*) est la partie la plus importante mais aussi la plus incomplète de la théorie psychanalytique¹⁸. » Lacan dit-il autre chose, quarante ans plus tard, en évoquant qu'elles soient restées inabordées ? Où en sommes-nous aujourd'hui, alors que quarante ans se sont à nouveau écoulés ? Ce sera sans doute par un retour aux moments doctrinaux de son élaboration discursive que la psychanalyse continuera de s'inscrire à l'envers du développement actuel des sciences. Ce qui veut dire qu'elle ne pourra faire autrement que suivre son mouvement, mais comme son autre face, soustraite au regard, ou à contre-courant, dicté par la pulsion.

Elle agit en inversant les discours, les registres, tout en traçant la structure lacunaire de l'inconscient, à l'envers de celle du corps. « La pulsion est précisément ce montage par quoi la sexualité participe à la vie psychique, d'une façon qui doit se conformer à la structure de béance qui est celle de l'inconscient¹⁹. » Ajoutons : et celle du corps, en fonction de son écriture érogène par la pulsion qui le transforme en structure de bord.

On comprend que le concept de pulsion ait conduit Freud non seulement à développer une nouvelle théorie de la sexualité, mais aussi à introduire une réflexion doctrinale lui permettant de se référer à la limitation

16. *Ibid.*

17. S. Freud (1895), *Entwurf einer Psychologie*, *GW*, Nachtragsband, Frankfurt a.M., S. Fischer, 1987, p. 375-486 ; trad. franç. : « Esquisse d'une psychologie scientifique » dans *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 309-396.

18. S. Freud (1905a), *op. cit.*, p. 68 ; trad. franç., p. 84.

19. J. Lacan (1973), *op. cit.*, p. 197.

intrinsèque rencontrée par le sujet dans son rapport à la pulsion, sous forme de honte/pudeur, dégoût, morale (*Scham, Ekel, Moral*²⁰). Si les *Trois essais* exposent non pas une morale sexuelle, mais plutôt son envers, leur référence n'en est pas moins éthique. Mais que veut dire une éthique qui, à l'occasion, prend le contre-pied de la morale ? Loin d'être résolue, cette question semble déterminer un aspect essentiel de notre actualité. Grâce à la *Trieblehre*, clef de voûte de son élaboration discursive, Freud revient au dualisme du corps et de l'âme qui traverse la tradition occidentale tel un fil rouge, et en constitue l'axe véritable. Il s'en démarque de façon plus radicale que le seul point de vue philosophique le lui aurait permis. Celui d'un Heidegger par exemple, chez qui on chercherait en vain la moindre référence au corps. Jusqu'à ses considérations sur la mort, l'un des opérateurs majeurs de sa philosophie, qui semblent être abstraites du corps ou être un facteur de son abstraction.

C'est en suivant l'enseignement de ses premières patientes hystériques, ces « bouches d'or », que Freud s'est mis à l'écoute d'un corps qui parle et a localisé sa souffrance au niveau de son articulation érogène. Le symptôme hystérique, entendu comme « activité sexuelle de substitution », parle une langue dont le décryptage a conduit à la mise en évidence d'un nouveau champ clinique. La « complaisance somatique » suit le traçage de la pulsion, la découpe qu'elle introduit au niveau du corps. Par « *somatisches Entgegenkommen*²¹ », Freud indique que c'est le corps qui vient à la rencontre du psychique, pour lui offrir un support et lui permettre de se dire. Les termes soulignent l'ancrage somatique de l'inconscient, sa matérialité constituée par un certain rapport à l'écriture mis en œuvre par la pulsion. D'où la nécessité de considérer « l'instance de la lettre » dans son rapport à l'inconscient.

Nous n'en saurions pas grand-chose sans cette théorie approfondie de la sexualité qui conduisit Freud à fonder et élaborer un nouveau discours, à le réarticuler aux moments cruciaux de son parcours, et qui sera sans doute au centre d'un renouveau de sa pratique. On peut en attendre une reformulation des principaux théorèmes à partir d'une réécriture de son axiome de base concernant l'Œdipe et le « meurtre du père ». Le concept de pulsion

20. S. Freud (1905a), *op. cit.*, p. 78 ; trad. franç., p. 99.

21. S. Freud (1905b), *Bruchstück einer Hysterie-Analyse*, *GW*, V, p. 200 ; trad. franç. : « Fragment d'une analyse d'hystérie » dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 28.

intrinsèque rencontrée par le sujet dans son rapport à la pulsion, sous forme de honte/pudeur, dégoût, morale (*Scham, Ekel, Moral*²⁰). Si les *Trois essais* exposent non pas une morale sexuelle, mais plutôt son envers, leur référence n'en est pas moins éthique. Mais que veut dire une éthique qui, à l'occasion, prend le contre-pied de la morale ? Loin d'être résolue, cette question semble déterminer un aspect essentiel de notre actualité. Grâce à la *Trieblehre*, clef de voûte de son élaboration discursive, Freud revient au dualisme du corps et de l'âme qui traverse la tradition occidentale tel un fil rouge, et en constitue l'axe véritable. Il s'en démarque de façon plus radicale que le seul point de vue philosophique le lui aurait permis. Celui d'un Heidegger par exemple, chez qui on chercherait en vain la moindre référence au corps. Jusqu'à ses considérations sur la mort, l'un des opérateurs majeurs de sa philosophie, qui semblent être abstraites du corps ou être un facteur de son abstraction.

C'est en suivant l'enseignement de ses premières patientes hystériques, ces « bouches d'or », que Freud s'est mis à l'écoute d'un corps qui parle et a localisé sa souffrance au niveau de son articulation érogène. Le symptôme hystérique, entendu comme « activité sexuelle de substitution », parle une langue dont le décryptage a conduit à la mise en évidence d'un nouveau champ clinique. La « complaisance somatique » suit le traçage de la pulsion, la découpe qu'elle introduit au niveau du corps. Par « *somatisches Entgegenkommen*²¹ », Freud indique que c'est le corps qui vient à la rencontre du psychique, pour lui offrir un support et lui permettre de se dire. Les termes soulignent l'ancrage somatique de l'inconscient, sa matérialité constituée par un certain rapport à l'écriture mis en œuvre par la pulsion. D'où la nécessité de considérer « l'instance de la lettre » dans son rapport à l'inconscient.

Nous n'en saurions pas grand-chose sans cette théorie approfondie de la sexualité qui conduisit Freud à fonder et élaborer un nouveau discours, à le réarticuler aux moments cruciaux de son parcours, et qui sera sans doute au centre d'un renouveau de sa pratique. On peut en attendre une reformulation des principaux théorèmes à partir d'une réécriture de son axiome de base concernant l'Œdipe et le « meurtre du père ». Le concept de pulsion

20. S. Freud (1905a), *op. cit.*, p. 78 ; trad. franç., p. 99.

21. S. Freud (1905b), *Bruchstück einer Hysterie-Analyse*, *GW*, V, p. 200 ; trad. franç. : « Fragment d'une analyse d'hystérie » dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 28.

– sexuelle, avant tout –, établissant un lien inédit entre le somatique et le psychique, permet d'en relire autrement la dialectique et la fonction dans le tissage de la discursivité occidentale. Pour préserver le monde de la « raison pure », elle a séparé ces deux versants, afin qu'il ne soit pas souillé par son lien avec le corps, sexué de surcroît, considéré comme responsable des fantasmes les plus insensés et irrecevables qui occupent l'esprit et brouillent la pensée.

Tenir compte des ravages de la sexuation sur le plan psychique signifie aussi en admettre un autre ordonnancement, sa soumission à un ordre qui accorde une large part au non-su (*das Unerkannte*²²), à l'irreprésenté. Sur le plan somatique, la sexuation s'accompagne d'une organisation imposée aux organes sous l'effet de la coupure introduite par la pulsion qui leur assigne une place, une fonction, voire une forme. L'inconscient s'inscrit dans le corps, sans jamais s'y réduire (comme chez les romantiques), en tant que lacune, béance, ouverture, par le biais d'une coupure qui divise l'organe dans son rapport à sa fonction biologique, cassant son rythme pour en détacher une partie qui devient, si infime soit-elle, le point de départ de son érogénéisation.

Cela peut être un bout de sein, objet érotique par excellence, effet d'une limitation intervenue au niveau de la fonction alimentaire, de la représentation (spéculaire), de la jouissance l'arrachant à l'oralité la plus crue, la plus cruelle. Le passage opéré par la pulsion, prenant appui sur une fonction vitale, ici alimentaire, y introduit une coupure, comme effet de sa mise en jeu, de son activité même. Elle contribue à érogénéiser telle partie du corps en la délimitant, tel organe en isolant de sa fonction un objet, celui de l'érotisme, dont il n'y a pas d'image dans le miroir. C'est en quoi il se distingue de la pornographie qui, au contraire, à trop vouloir montrer, exposer, exhiber l'intimité, fonction du non-représentable, la tue.

Grâce à cette coupure instituant une limite essentielle, vitale, un sujet apprend à habiter son corps, devenu accessible à la caresse. L'inconscient, par la réécriture sexuée du corps, touche à la castration, son point d'ancrage et sa matérialité littérale. Et le freudisme peut être entendu comme une « érotique ».

22. S. Freud (1900), *Die Traumdeutung*, GW, II/III, p. 530 ; trad. franç. : « L'interprétation des rêves », *Œuvres complètes*, IV, Paris, PUF, 2003, p. 578.

– sexuelle, avant tout –, établissant un lien inédit entre le somatique et le psychique, permet d'en relire autrement la dialectique et la fonction dans le tissage de la discursivité occidentale. Pour préserver le monde de la « raison pure », elle a séparé ces deux versants, afin qu'il ne soit pas souillé par son lien avec le corps, sexué de surcroît, considéré comme responsable des fantasmes les plus insensés et irrecevables qui occupent l'esprit et brouillent la pensée.

Tenir compte des ravages de la sexuation sur le plan psychique signifie aussi en admettre un autre ordonnancement, sa soumission à un ordre qui accorde une large part au non-su (*das Unerkannte*²²), à l'irreprésenté. Sur le plan somatique, la sexuation s'accompagne d'une organisation imposée aux organes sous l'effet de la coupure introduite par la pulsion qui leur assigne une place, une fonction, voire une forme. L'inconscient s'inscrit dans le corps, sans jamais s'y réduire (comme chez les romantiques), en tant que lacune, béance, ouverture, par le biais d'une coupure qui divise l'organe dans son rapport à sa fonction biologique, cassant son rythme pour en détacher une partie qui devient, si infime soit-elle, le point de départ de son érogénéisation.

Cela peut être un bout de sein, objet érotique par excellence, effet d'une limitation intervenue au niveau de la fonction alimentaire, de la représentation (spéculaire), de la jouissance l'arrachant à l'oralité la plus crue, la plus cruelle. Le passage opéré par la pulsion, prenant appui sur une fonction vitale, ici alimentaire, y introduit une coupure, comme effet de sa mise en jeu, de son activité même. Elle contribue à érogénéiser telle partie du corps en la délimitant, tel organe en isolant de sa fonction un objet, celui de l'érotisme, dont il n'y a pas d'image dans le miroir. C'est en quoi il se distingue de la pornographie qui, au contraire, à trop vouloir montrer, exposer, exhiber l'intimité, fonction du non-représentable, la tue.

Grâce à cette coupure instituant une limite essentielle, vitale, un sujet apprend à habiter son corps, devenu accessible à la caresse. L'inconscient, par la réécriture sexuée du corps, touche à la castration, son point d'ancrage et sa matérialité littérale. Et le freudisme peut être entendu comme une « érotique ».

22. S. Freud (1900), *Die Traumdeutung*, GW, II/III, p. 530 ; trad. franç. : « L'interprétation des rêves », *Œuvres complètes*, IV, Paris, PUF, 2003, p. 578.

Paul-Laurent Assoun

La géométrie inconsciente

Métapsychologie de la limite corporelle

Limite et corps : voilà un couple apparemment des plus solide, car configuré par un lien aussi matériel que prégnant au plan imaginaire.

Qui dit limite dit ligne de démarcation, soit ce qui sépare un territoire d'un autre, ce qui renvoie à la notion de *contiguïté*. La limite est une métaphore spatiale, soit ce qui délimite le bord, à partir d'une sorte d'évidence géométrique. Or, non seulement il y a des limites du corps, mais le corps même *est* limite, ne semblant concevable que comme une unité délimitée ou délimitable. Nous ne pouvons donc nous donner l'idée de « corps » sans y introduire cette référence spatiale, qui y est déjà contenue. Comment penser un corps sans en intuitionner les limites ? L'idée d'espace enveloppe celle de corps, imposant donc l'idée de limite.

DU CONTENANT À L'ASYMPTOTE

Le problème est que cette notion, des plus réaliste, renvoie en même temps à un « être de raison », fortement imaginarisé. On emploie ce même terme « limite » pour désigner le point où s'arrête quelque chose, notamment

Paul-Laurent ASSOUN, psychanalyste, professeur de psychopathologie et directeur de l'UFR Sciences Humaines Cliniques de Paris VII, a publié récemment *Corps et symptôme*, Anthropos, 2^e éd. 2004 ; *Le regard et la voix*, Anthropos, 2^e éd. 2005 ; *L'angoisse*, Anthropos, 2^e éd. 2005 ; *Le masochisme*, Anthropos, 2003, *Masculin et féminin*, 2005.

Paul-Laurent Assoun

La géométrie inconsciente

Métapsychologie de la limite corporelle

Limite et corps : voilà un couple apparemment des plus solide, car configuré par un lien aussi matériel que prégnant au plan imaginaire.

Qui dit limite dit ligne de démarcation, soit ce qui sépare un territoire d'un autre, ce qui renvoie à la notion de *contiguïté*. La limite est une métaphore spatiale, soit ce qui délimite le bord, à partir d'une sorte d'évidence géométrique. Or, non seulement il y a des limites du corps, mais le corps même *est* limite, ne semblant concevable que comme une unité délimitée ou délimitable. Nous ne pouvons donc nous donner l'idée de « corps » sans y introduire cette référence spatiale, qui y est déjà contenue. Comment penser un corps sans en intuitionner les limites ? L'idée d'espace enveloppe celle de corps, imposant donc l'idée de limite.

DU CONTENANT À L'ASYMPTOTE

Le problème est que cette notion, des plus réaliste, renvoie en même temps à un « être de raison », fortement imaginarisé. On emploie ce même terme « limite » pour désigner le point où s'arrête quelque chose, notamment

Paul-Laurent ASSOUN, psychanalyste, professeur de psychopathologie et directeur de l'UFR Sciences Humaines Cliniques de Paris VII, a publié récemment *Corps et symptôme*, Anthropos, 2^e éd. 2004 ; *Le regard et la voix*, Anthropos, 2^e éd. 2005 ; *L'angoisse*, Anthropos, 2^e éd. 2005 ; *Le masochisme*, Anthropos, 2003, *Masculin et féminin*, 2005.

une forme (*Gestalt*), ce au-delà duquel un corps cesse d'exister de façon con-figurée. La notion de limite est elle-même « limite », au sens mathématique, *asymptotique*. Elle est à la fois une sorte de principe de finitude spatiale et ce point d'horizon où le corps prend fin. Une sorte d'arrêt sur image.

Le concept de limite est donc à la fois un référentiel spatial et un point de brouillage. On peut l'illustrer par la fameuse aporie : la limite d'un corps doit-elle en être considérée comme son ultime périphérie ou comme son « dehors » ? La limite est-elle ce qui contient le corps (physique ou vivant), ce qui en assure la cohésion interne ou ce qui le sépare de l'extérieur ? Est-elle un principe d'appartenance (d'internalisation) ou d'exclusion (de l'extériorité) ? À moins de supposer qu'une limite a elle-même deux bords ou lèvres, l'une donnant vers le dedans, l'autre vers le dehors. Toutes les équivoques s'ensuivent, et voici l'évidence géométrique vacillante, en son assiette même.

On peut constater que toutes les théories du « corps propre », de l'image du corps au « schéma corporel », ont expérimenté cette question et en quelque sorte joué savamment sur cette équivoque – dont Lacan hérite en y introduisant, dans le sillage du « stade du miroir », la notion de spéculaire. Il s'agit, pour s'orienter, de revenir à la source de la problématique : qu'en est-il de la position inaugurale de la psychanalyse ?

LE « CORPS PROPRE » À L'ÉPREUVE DE LA MÉTAPSYCHOLOGIE

À l'examen, la contribution freudienne à la question du corps se distingue précisément de ne se fier à nulle intuition du corps, doté de limites, plus ou moins déterminées. Cette absence constitue-t-elle une lacune ? Du moins faut-il constater qu'il n'y a pas chez Freud de théorie du corps propre *sui generis*.

Et pour cause : d'une part, le corps n'est pas une notion spécifique chez Freud, mais ce n'est pas pour autant un principe secondarisé (par rapport à la « psyché ») : il s'agit d'une *fonction* majeure dont la (dé)construction exige un trajet complexe¹ ; d'autre part, il y a lieu de réouvrir la question : dans quelle mesure la limite constitue-t-elle une notion pertinente pour « l'enten-

1. P.-L. Assoun, *Introduction à la métapsychologie freudienne*, Paris, PUF, Quadrige, 1993, et *Corps et symptôme, Leçons de psychanalyse*, 2004.

une forme (*Gestalt*), ce au-delà duquel un corps cesse d'exister de façon con-figurée. La notion de limite est elle-même « limite », au sens mathématique, *asymptotique*. Elle est à la fois une sorte de principe de finitude spatiale et ce point d'horizon où le corps prend fin. Une sorte d'arrêt sur image.

Le concept de limite est donc à la fois un référentiel spatial et un point de brouillage. On peut l'illustrer par la fameuse aporie : la limite d'un corps doit-elle en être considérée comme son ultime périphérie ou comme son « dehors » ? La limite est-elle ce qui contient le corps (physique ou vivant), ce qui en assure la cohésion interne ou ce qui le sépare de l'extérieur ? Est-elle un principe d'appartenance (d'internalisation) ou d'exclusion (de l'extériorité) ? À moins de supposer qu'une limite a elle-même deux bords ou lèvres, l'une donnant vers le dedans, l'autre vers le dehors. Toutes les équivoques s'ensuivent, et voici l'évidence géométrique vacillante, en son assiette même.

On peut constater que toutes les théories du « corps propre », de l'image du corps au « schéma corporel », ont expérimenté cette question et en quelque sorte joué savamment sur cette équivoque – dont Lacan hérite en y introduisant, dans le sillage du « stade du miroir », la notion de spéculaire. Il s'agit, pour s'orienter, de revenir à la source de la problématique : qu'en est-il de la position inaugurale de la psychanalyse ?

LE « CORPS PROPRE » À L'ÉPREUVE DE LA MÉTAPSYCHOLOGIE

À l'examen, la contribution freudienne à la question du corps se distingue précisément de ne se fier à nulle intuition du corps, doté de limites, plus ou moins déterminées. Cette absence constitue-t-elle une lacune ? Du moins faut-il constater qu'il n'y a pas chez Freud de théorie du corps propre *sui generis*.

Et pour cause : d'une part, le corps n'est pas une notion spécifique chez Freud, mais ce n'est pas pour autant un principe secondarisé (par rapport à la « psyché ») : il s'agit d'une *fonction* majeure dont la (dé)construction exige un trajet complexe¹ ; d'autre part, il y a lieu de réouvrir la question : dans quelle mesure la limite constitue-t-elle une notion pertinente pour « l'enten-

1. P.-L. Assoun, *Introduction à la métapsychologie freudienne*, Paris, PUF, Quadrige, 1993, et *Corps et symptôme, Leçons de psychanalyse*, 2004.

dement freudien² » ? Et – résultante de ces deux questions – à quel *moment* de la *construction métapsychologique* la problématique de la limite rejoint-elle la question du corps et vient-elle en quelque sorte l'épouser ? Voici une approche de la question qui, pour imposer un détour, n'en est que plus radicale pour affiler le tranchant de la question des limites corporelles.

On ne saurait partir d'une théorie de l'image du corps chez Freud, fût-elle inconsciente. Avant d'y diagnostiquer une lacune, alors trop aisément comblée, il convient de reprendre la question *ab origine*. Pas question, pour la métapsychologie, de se fier à une image spatiale peu ou prou unifiée, ni même à une promesse de celle-ci. On ne peut pas même faire fond sur une théorie explicite de la genèse du « corps propre » – telle qu'elle était élaborée par les contemporains de Freud, de Baldwin à Wallon. Si l'on est tenté de combler cette lacune par la référence à Lacan et à son « spéculaire³ », il reste à se demander d'où vient que Freud ne semble en avoir cure, afin de dessiner en contrepoint les perspectives considérables qu'il ouvre, permettant de reconstruire la problématique de la corporéité à l'épreuve des limites.

Car cette incertitude de la problématique des limites du corps dans le registre freudien a son prix. Il s'agit de repartir de cette thématique de la limite – mot qui désigne la ligne de séparation (*Trennungslinie*) ou frontière (*Grenze*) – pour déterminer avec quelque patience à quel moment elle daigne en quelque sorte se conjoindre à la question du corps. Moment d'autant plus fécond au plan clinique qu'il dessine une nécessité, à instruire, bien plutôt que quelque donnée, au fond leurrante. Au lieu donc de nous donner le confort de ce corps dé-limité ou délimitable et d'y « ajouter » la dimension inconsciente, il convient d'explorer la fonction de limite chez Freud, pour guetter le moment où elle va « accrocher » la problématique de la corporéité.

FIGURES FREUDIENNES DE LA LIMITE : LA LIMITE, MÉTAPHORE MÉTAPSYCHOLOGIQUE

Quand voit-on surgir cette idée de limite dans le propos freudien ?

Cette notion apparaît comme corrélative de l'espace... psychique, celle qui vient à l'expression dans la notion princeps de *topique*.

2. P.-L. Assoun, *L'entendement freudien. Logos et Anankè*, Paris, Gallimard, 1984.

3. J. Lacan (1949), « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du "je" », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

dement freudien² » ? Et – résultante de ces deux questions – à quel *moment* de la *construction métapsychologique* la problématique de la limite rejoint-elle la question du corps et vient-elle en quelque sorte l'épouser ? Voici une approche de la question qui, pour imposer un détour, n'en est que plus radicale pour affiler le tranchant de la question des limites corporelles.

On ne saurait partir d'une théorie de l'image du corps chez Freud, fût-elle inconsciente. Avant d'y diagnostiquer une lacune, alors trop aisément comblée, il convient de reprendre la question *ab origine*. Pas question, pour la métapsychologie, de se fier à une image spatiale peu ou prou unifiée, ni même à une promesse de celle-ci. On ne peut pas même faire fond sur une théorie explicite de la genèse du « corps propre » – telle qu'elle était élaborée par les contemporains de Freud, de Baldwin à Wallon. Si l'on est tenté de combler cette lacune par la référence à Lacan et à son « spéculaire³ », il reste à se demander d'où vient que Freud ne semble en avoir cure, afin de dessiner en contrepoint les perspectives considérables qu'il ouvre, permettant de reconstruire la problématique de la corporéité à l'épreuve des limites.

Car cette incertitude de la problématique des limites du corps dans le registre freudien a son prix. Il s'agit de repartir de cette thématique de la limite – mot qui désigne la ligne de séparation (*Trennungslinie*) ou frontière (*Grenze*) – pour déterminer avec quelque patience à quel moment elle daigne en quelque sorte se conjoindre à la question du corps. Moment d'autant plus fécond au plan clinique qu'il dessine une nécessité, à instruire, bien plutôt que quelque donnée, au fond leurrante. Au lieu donc de nous donner le confort de ce corps dé-limité ou délimitable et d'y « ajouter » la dimension inconsciente, il convient d'explorer la fonction de limite chez Freud, pour guetter le moment où elle va « accrocher » la problématique de la corporéité.

FIGURES FREUDIENNES DE LA LIMITE : LA LIMITE, MÉTAPHORE MÉTAPSYCHOLOGIQUE

Quand voit-on surgir cette idée de limite dans le propos freudien ?

Cette notion apparaît comme corrélative de l'espace... psychique, celle qui vient à l'expression dans la notion princeps de *topique*.

2. P.-L. Assoun, *L'entendement freudien. Logos et Anankè*, Paris, Gallimard, 1984.

3. J. Lacan (1949), « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du "je" », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

La topique s'appuie en effet sur l'idée de « circoncriptions » (*Bezirken*) ou « provinces » psychiques. Or, dès lors qu'il y a plus d'une instance – on sait que les topiques freudiennes sont « trines » (inconscient/préconscient/conscient, ça/moi/ surmoi) –, il faut bien se représenter un « entre-instances ». La « décomposition » (*Zerlegung*) de la « personnalité psychique » impose cette segmentation spatiale. D'où la notion de « frontières » entre instances psychiques. On le voit, ce qui circonscrit est ce qui *fait limite*. La limite appartient donc à l'espace comme coordonnée majeure du *Phantasieren* métapsychologique⁴.

On aurait tort de considérer la limite comme sagement posée à l'interface des « provinces » de l'appareil psychique. La topique ouvre en fait une dynamique inter-instantielle qui fait jouer la limite – entre « moi », « ça » et « surmoi ». Une mise au point précieuse conclut un exposé majeur de la seconde topique. Freud y avertit qu'il n'y a assurément pas lieu de considérer cette « séparation » (*Sonderung*) de la personnalité en moi, surmoi et ça comme renvoyant à « des frontières tranchées, telles qu'elles sont tracées artificiellement dans la géographie politique ». Suit une métaphore révélatrice de l'art graphique des limites en métapsychologie : « À la spécificité du psychique, nous ne pourrions faire droit par des contours linéaires (*linearen Kontouren*), comme dans le dessin ou la peinture primitive, plutôt par des champs de couleurs (*Farbenfelder*) s'estompant, comme chez les peintres modernes. Après que nous avons séparé, nous devons le laisser se fondre à nouveau⁵. » Étonnante évocation « impressionniste » qui montre que, dans la peinture (*Schilderung*) métapsychologique, la limite s'éprouve dans ce fondu des couleurs qui complète la netteté du dessin.

Corrélativement, cela ouvre une économie des investissements qui introduit l'idée de « stations-limite » (*Grenzstationen*), soit ces « compromis », tels que les montrent les symptômes hystériques, entre « besoin de satisfaction et besoin de punition », soit à la fois « réalisations d'une exigence du surmoi » et « positions du refoulé » au cœur du moi⁶.

4. Sur cette notion, cf. nos ouvrages cités en notes 1 et 2.

5. C'est la conclusion souvent érudite de la XXXI^e de la Nouvelle suite des conférences d'introduction à la psychanalyse, consacrée à la « décomposition de la personnalité psychique », *GW*, XV, 85. Nous citons désormais les textes de Freud d'après les *Gesammelte Werke* (*GW* suivi du tome et de la pagination) d'après notre propre traduction.

6. S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, sect. III, *GW*, XIV, p. 126.

La topique s'appuie en effet sur l'idée de « circonscriptions » (*Bezirken*) ou « provinces » psychiques. Or, dès lors qu'il y a plus d'une instance – on sait que les topiques freudiennes sont « trines » (inconscient/préconscient/conscient, ça/moi/ surmoi) –, il faut bien se représenter un « entre-instances ». La « décomposition » (*Zerlegung*) de la « personnalité psychique » impose cette segmentation spatiale. D'où la notion de « frontières » entre instances psychiques. On le voit, ce qui circonscrit est ce qui *fait limite*. La limite appartient donc à l'espace comme coordonnée majeure du *Phantasieren* métapsychologique⁴.

On aurait tort de considérer la limite comme sagement posée à l'interface des « provinces » de l'appareil psychique. La topique ouvre en fait une dynamique inter-instantielle qui fait jouer la limite – entre « moi », « ça » et « surmoi ». Une mise au point précieuse conclut un exposé majeur de la seconde topique. Freud y avertit qu'il n'y a assurément pas lieu de considérer cette « séparation » (*Sonderung*) de la personnalité en moi, surmoi et ça comme renvoyant à « des frontières tranchées, telles qu'elles sont tracées artificiellement dans la géographie politique ». Suit une métaphore révélatrice de l'art graphique des limites en métapsychologie : « À la spécificité du psychique, nous ne pourrions faire droit par des contours linéaires (*linearen Kontouren*), comme dans le dessin ou la peinture primitive, plutôt par des champs de couleurs (*Farbenfelder*) s'estompant, comme chez les peintres modernes. Après que nous avons séparé, nous devons le laisser se fondre à nouveau⁵. » Étonnante évocation « impressionniste » qui montre que, dans la peinture (*Schilderung*) métapsychologique, la limite s'éprouve dans ce fondu des couleurs qui complète la netteté du dessin.

Corrélativement, cela ouvre une économie des investissements qui introduit l'idée de « stations-limite » (*Grenzstationen*), soit ces « compromis », tels que les montrent les symptômes hystériques, entre « besoin de satisfaction et besoin de punition », soit à la fois « réalisations d'une exigence du surmoi » et « positions du refoulé » au cœur du moi⁶.

4. Sur cette notion, cf. nos ouvrages cités en notes 1 et 2.

5. C'est la conclusion souvent érudite de la XXXI^e de la Nouvelle suite des conférences d'introduction à la psychanalyse, consacrée à la « décomposition de la personnalité psychique », *GW*, XV, 85. Nous citons désormais les textes de Freud d'après les *Gesammelte Werke* (*GW* suivi du tome et de la pagination) d'après notre propre traduction.

6. S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, sect. III, *GW*, XIV, p. 126.